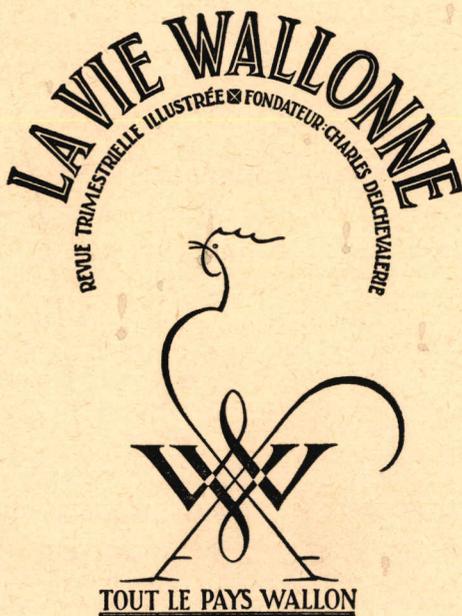
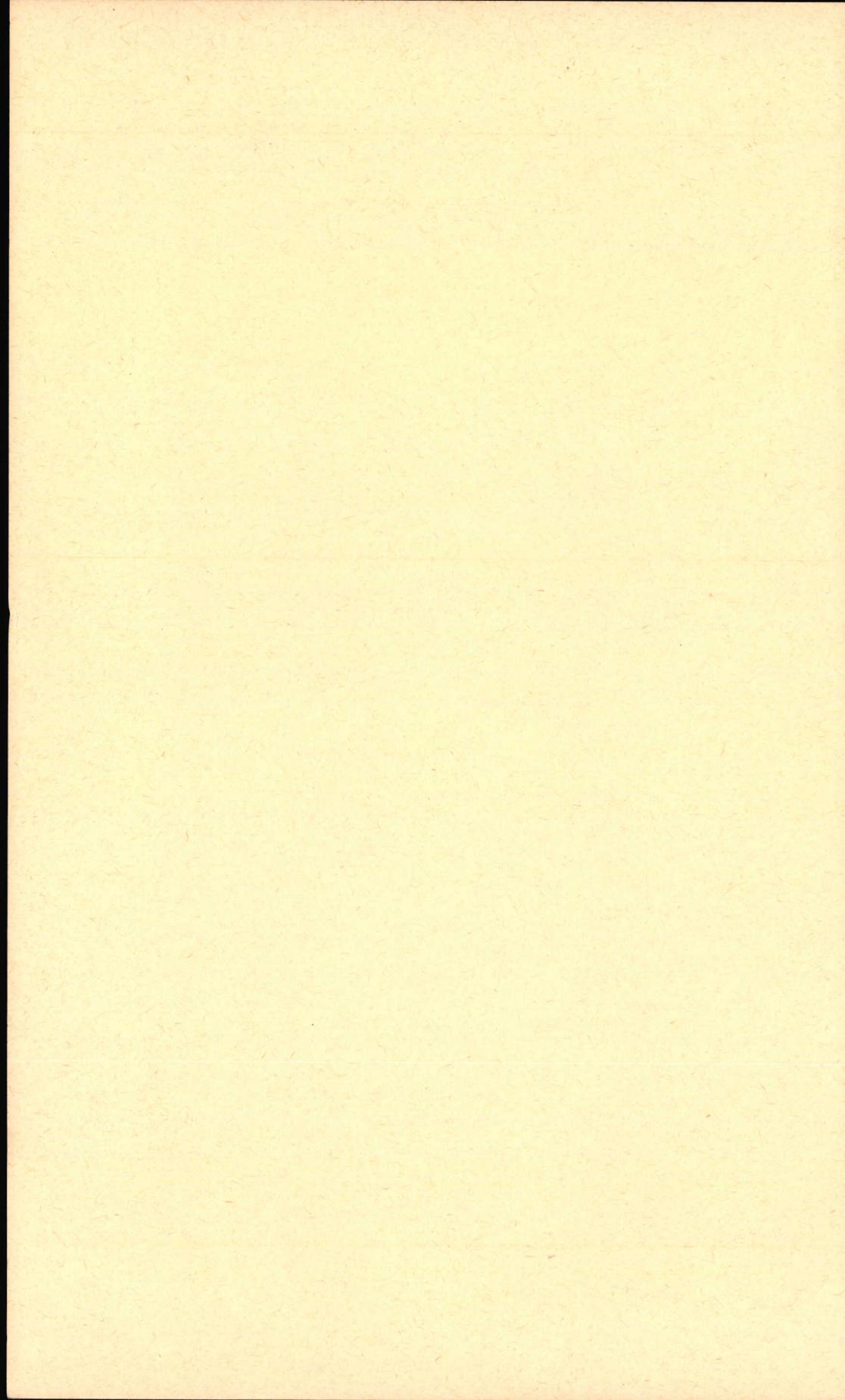


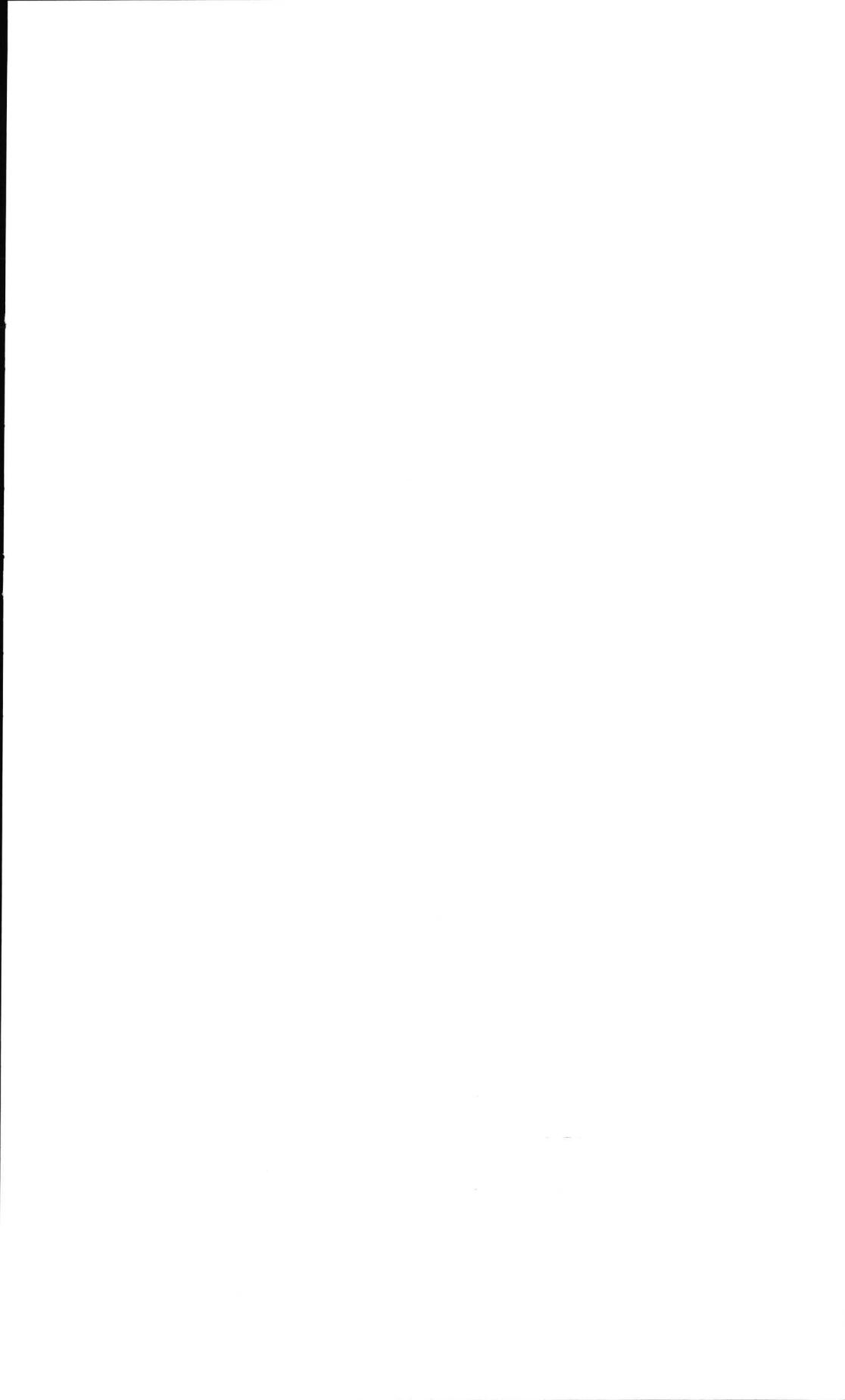
JACQUES STIENNON

Sorcières, sourcières, sourcières



Éditions de la revue « LA VIE WALLONNE »
Tome 59 (1985)







CHRONIQUE WALLONNE

Sorcières, sourcières, souricières (*)

Je dois à l'indulgence de mon collègue et ami Pol Gossiaux d'avoir été choisi pour présider ce colloque. Ai-je besoin de vous dire combien ma compétence est limitée par rapport à la variété des thèmes que nous allons aborder. Cependant, je dispose au moins de trois arguments pour justifier mon acceptation. Et tout d'abord, une familiarité déjà longue avec *La Sorcière* de Michelet, ce livre passionné, partial, décousu et admirable. En second lieu, je n'ai pas encore épuisé, depuis mon adolescence, les ressources et la saveur du *Dictionnaire infernal* de Collin de Plancy. Enfin — et peut-être cette circonstance fortuite vous touchera-t-elle plus — il est hautement probable que je descende, par ma grand-mère paternelle, d'un paysan de la région de Saint-Hubert en Ardenne qui, au XVII^e siècle, fut accusé de sorcellerie, emprisonné et soumis à la question. J'ai pu avoir connaissance de son dossier, à vrai dire moins fourni que je ne le pensais.

Sorcières, sourcières, souricières. Sur la signification du titre que j'ai choisi pour cet exposé introductif, vous avez évidemment droit à quelques mots d'explication, Sorcières. Sorcières et non pas sorciers. Mon optique est délibérément européenne. Si nous étions en Afrique, nous parlerions certainement au masculin. Mais j'ai choisi de suivre Michelet. Il a, en quelque sorte, assimilé la sorcière à la femme éternelle. Cédons-lui un instant la parole.

« Plus tard, tout se divisera; on verra commencer l'homme spécial, jongleur, astrologue ou prophète, nécromancien, prêtre, médecin. Mais, au début, la Femme est tout »... « Nature les fait sorcières ». Voilà pour le premier point. Il est un constat. Reste à expliquer le mystérieux pouvoir de la sorcière. A ce moment, Michelet trouve des expressions

(*) M. le Professeur Jacques Stiennon à bien voulu nous confier le texte de l'exposé introductif qu'il a consacré au récent Congrès sur la Sorcellerie dont nous donnons ci-après le compte rendu. Nous l'en remercions vivement.

d'autant plus frappantes qu'elles sont poétiques, lorsqu'il écrit qu'« elle a l'aile infinie du désir et du rêve »

Le désir et le rêve. C'est ainsi que débudent les religions et les sciences. C'est le désir qui a fait la sibylle. Elle ne se contente pas de prédire le sort. Elle est au centre d'un drame qui a pour enjeu la destinée humaine. Elle joue et elle trompe, elle est Circé qui désire et qui enflamme le désir. Désir des sens, désir de la connaissance. Mais la Sorcière va plus loin. Michelet exprime joliment cette différence en disant que « au rebours de la sibylle, qui semblait regarder l'aurore, elle regarde le couchant ». Du désir, on passe au rêve. En l'occurrence, il ne s'agit pas d'une rêverie vague et fuyante, mais d'un rêve qui cerne la réalité, la transcende, l'approfondit, lui donne des dimensions inouïes. C'est en ce sens que Michelet dit qu'elle est voyante et, par un saut qui n'est lyrique qu'en apparence, il affirme que « la sorcière a déjà des traits du Prométhée moderne ». Autrement dit, elle détient un pouvoir, elle est « la prêtresse de la Nature » et c'est en cela qu'elle est source, sorcière et mère. Michelet résume admirablement la situation : « Des dieux anciens, elle a conçu des dieux ». Elle a fait jaillir des sources sans cesse multipliées qu'elle offre aux lèvres avides de l'humanité et c'est en quoi elle va se heurter, tôt ou tard, à un autre sorcier, à un autre sourcier, qui ne sert pas la Nature mais Dieu lui-même : c'est le prêtre

Et l'on en vient au troisième terme de mon titre : *sourcières*, auquel je ne refuserais pas d'ajouter un point d'interrogation. La situation de la sorcière est, en effet, ambiguë. D'une part, elle capte les âmes et les corps au profit des puissances étrangères et opposées au Dieu des chrétiens, d'autre part, elle risque de se faire prendre au piège de ces mêmes puissances qu'elle sert avec tant de fidélité et de ferveur.

Dans l'admirable triptyque de l'Annonciation du Maître de Flémalle conservé à New York, le volet de droite représente saint Joseph dans son atelier de charpentier, en train de fabriquer des sourcières. Cette tâche matérielle a également — si l'on s'en réfère à saint Augustin — une signification spirituelle. Il s'agit d'appâter le diable, de refermer sur lui le ressort de la sourcière pour l'emprisonner à jamais et l'empêcher de nuire. Mais, qui nous dit que saint Joseph, homme simple et droit, n'œuvre pas, sans le savoir, pour Satan qui, lui aussi, souhaite attirer l'homme dans sa sourcière ? Les forces du bien et les forces du mal disposent des mêmes instruments. Investie par Satan d'un redoutable pouvoir, la sorcière se fait en même temps prendre dans la sourcière maléfique. L'Eve du matin du monde, telle que l'a chantée Charles van Lerberghe est toute pureté et toute joie. Mais dans le célèbre bas-relief d'Autun, le désir du fruit qu'on lui présente la courbe vers le sol. Son corps ondule dans une arabesque serpentine et les spécialistes de l'art roman ont, avec raison, insisté sur cette attitude reptilienne qui, au moment où Eve va céder à la tentation, assimile déjà celle-ci à son tentateur. Elle va devenir Sorcière pour le Mal. Mais bientôt, apparaît en filigrane, la nouvelle Eve : Marie est sorcière du Bien. Toutes deux cependant sont mères : elles représentent la plénitude de la Femme, l'être à la double nature selon Michelet. Sur la porte de bronze de Hildesheim, Eve découvrant son sein pour allaiter son enfant, est, elle aussi, sorcière de l'humanité, une sorcière tragique et douloureuse tandis qu'à côté d'elle, triomphe la maternité de Marie accueillant les Mages, ces autres sorciers-sourciers.

Tout autres sont les Vierges folles de la cathédrale de Strasbourg. Elles n'ont aucun souci d'être sorcières ni d'être la source de forces telluriques ou surnaturelles. Insouciantes, elles vont à la rencontre de l'époux infernal attirées par la juvénile beauté de ce dernier et la saveur de la pomme qu'il leur tend. L'Eve d'Autun, elle, qui était déjà sorcière, feignait de fuir le symbole phallique que représente évidemment le serpent. Les Vierges folles de Strasbourg sont sans complexe, elles vont saisir, sans trop y réfléchir, l'occasion qui leur est offerte. Le tentateur est beau. Elles ignorent que sur son dos nu grouillent crapauds, salamandres et serpents. Nous sommes à la fois loin du Satan romantique de Victor Hugo, d'Antoine Wiertz, de Geefs, et du Satan qui se présente aux sorcières sous l'apparence d'un bouc monstrueux pour lequel elles éprouvent une attirance fatale, sombre, passionnée et dont elles perçoivent jusqu'au fond d'elle-mêmes la possession glacée. Et ainsi, nous revenons avec Michelet dans un univers glauque et froid, peuplé d'ombres, de sortilèges, de rites solennels et fous, dont le diable et la Femme se partagent la domination.

Après avoir parcouru le triste séjour de la sorcière chère au grand historien français, comme il est rafraîchissant de se plonger, à corps perdu, dans le *Dictionnaire infernal* de Collin de Plancy. Quel foisonnement d'êtres étranges ou farfelus, de fantasmes débridés ou cocasses! On n'en finit plus de compter les membres des cohortes infernales, d'essayer de retenir leurs noms, d'établir une hiérarchie parmi ce grouillement d'êtres sataniques. J'étais adolescent lorsque j'ai fait l'acquisition de cet ouvrage et son charme opère en moi avec la même force qu'il y a cinquante ans. Aussi, ai-je souhaité, puisque l'auteur a séjourné à Liège, qu'il figurât en bonne place dans l'Exposition « Le Romantisme au Pays de Liège ». Rita Lejeune, qui n'a vraiment rien de satanique, me l'a accordé bien volontiers. Et de cette boîte de Pandore se sont échappés — je cite : « les démons, les esprits, les lutins, les farfadets, les fantômes, les revenants, les spectres, les vampires, les goules, les sorciers, les lamies, le sabbat, les loups-garous, les possédés, les charmes, les maléfices, les enchantements, les bohémiens, les francs-maçons, les magiciens, les gnômes, les sylphes, les salamandres, les fées, les ogres, les génies, les évocations, les secrets merveilleux, l'alchimie, la cabale, les talismans, l'astrologie judiciaire, la physiognomonie, la chiromancie, la métoposcopia, la crânologie, le magnétisme, la baguette divinatoire, les horoscopes, les songes, la cartomancie et les autres moyens de dire la bonne-aventure, les erreurs et les préjugés populaires, les fausses opinions ».

Mais si l'on consulte l'article *Diable*, on s'aperçoit d'abord que l'auteur élude le problème fondamental de l'existence et de l'action du diable. Il préfère se réfugier dans l'anecdote et, curieusement, il nous présente l'esprit malin sous des apparences, ma foi, plutôt sympathiques. Jugez plutôt :

« Un chartreux, étant en prières dans sa chambre sent tout à coup une faim non accoutumée, et aussitôt, il voit entrer une femme, laquelle n'était qu'un diable. Elle s'approche de la cheminée, allume le feu, et, trouvant des pois qu'on avait donnés au religieux pour son dîner, les fricasse, les met dans l'écuelle et disparaît. Le chartreux continue ses prières, puis il demande au supérieur s'il peut manger les pois que le diable lui a préparés. Celui-ci lui répond qu'il ne faut jeter aucune chose créée de Dieu, pourvu qu'on la reçoive avec actions de grâces. Le religieux mange les pois, et assura qu'il n'avait jamais rien mangé qui fût

mieux préparé », Comme si la cuisine du diable pouvait concurrencer la cuisine, bien connue, des anges!

Je pensais à ce conte, puisé dans les œuvres de Jacques de Vitry, lorsque nous avons fait la découverte, Danièle Prégardien et moi, de deux gravures d'Alfiano, artiste italien de la fin du XVI^e siècle, extraites d'une série qui concerne les tourments que les démons infligent aux humains en enfer. La plus intéressante représente l'étang gelé, dans les glaces duquel les damnés sont emprisonnés. Mais, sur la surface lisse et brillante, quelle allégresse chez tous ces diables! Ils s'en donnent à cœur joie, montés sur leurs patins, et leur divertissement est tel qu'ils en oublient la plupart du temps d'infliger à leurs victimes les supplices qui sont de tradition dans ce cercle de l'Enfer. De temps en temps, un coup de maillet sur la tête d'un récalcitrant, un coup de pique sur une main, mais ces mesures de routine manquent de conviction. Il est plus agréable de se livrer sans contrainte aux joies du patinage et l'on ne s'en prive pas! Tel se fait tirer sur un traîneau par un cheval, tel autre a choisi un bouc, un troisième un chat. Mais le plus grand nombre exécute sur la patinoire des figures individuelles, bouche ouverte par le plaisir du sport, sexe érigé, offert aux caresses du vent. En repérant toutes ces cabrioles, on pense irrésistiblement à la Valse des patineurs. En outre, ces bons petits diables hilares apparaissent comme des satyres légèrement transformés. Or, l'on sait que les satyres sont des êtres dépourvus de véritable malice, tout occupés qu'ils sont à libérer leurs pulsions sexuelles.

Aussi est-il intéressant d'en rapprocher les acteurs d'un burin d'Henri Goltzius représentant la Justice et la Foi, au pied de la Croix. A droite de l'arbre où est suspendu le Christ, un troisième personnage se penche à la fois vers un cœur qui se remplit du sang du Crucifié et vers le crâne d'Adam.

Il a toutes les caractéristiques du satyre inoffensif et l'on pourrait s'y tromper si une inscription ne nous engageait à y reconnaître Satan lui-même. Curieuse métamorphose de l'iconographie traditionnelle de la Crucifixion, thème dont je n'ai pas le loisir d'approfondir le sens caché, au-delà de la signification théologique. Mais ceci m'amène à vous proposer une réflexion sur la relative indulgence que la mentalité populaire a manifestée, à certaines époques, pour les êtres monstrueux, les diables multiformes, et les créatures mi-hommes mi-bêtes.

Parmi ces dernières, la plus saisissante est sans conteste le loup-garou.

La lycanthropie est aussi vieille que le monde et la Bible y ferait allusion, selon Contenau, à propos de Nabuchodonosor ou, mieux, de son successeur Nabonide. Lucienne Strivay vous en parlera, cet après-midi, beaucoup mieux que je ne pourrais le faire. Je voudrais simplement rappeler l'exemple que nous en présente Marie de France, la grande poétesse du XII^e siècle, dans un de ses lais les plus compréhensifs à l'égard de l'aventure humaine : *Le Bisclavret*. Un châtelain marié, heureux, disparaît trois jours chaque semaine. Après s'être dépouillé de ses vêtements, il se métamorphose en loup et exerce ses ravages sur les bêtes et les hommes; puis, après avoir récupéré ses habits, il revient chez lui et passe une journée sans incidents. Sa femme découvre l'horrible vérité et y trouve l'occasion de se débarrasser d'un époux tout compte fait encombrant, car elle en aime un autre. Elle suit donc son mari et dérobe ses vêtements. Le malheureux loup-garou, dans l'impossi-

bilité de recouvrer sa forme humaine, disparaît à tout jamais, ce qui permet à la femme de filer le parfait amour avec son amant. Tout rentrera finalement dans l'ordre lorsque, à la suite de circonstances qu'il est inutile d'évoquer ici, le malheureux Bisclavret non seulement redevient homme mais obtient le châtiment de l'épouse infidèle.

Comme le souligne Philippe Ménard, Marie de France, « pour faire du protagoniste un personnage sympathique [...] nous cèle la vie sauvage du loup. Elle passe sous silence toute la face nocturne de son être [...]. Le loup conserve raison et mémoire humaines. En lui subsistent douceur et humanité ».

Si l'on passe de la littérature aux arts plastiques, on retire la même impression — sinon de compréhension — tout au moins de réserve. Certes, dans la gravure du Loup-garou de Lucas Cranach, des têtes arrachées, des membres humains sont épars sur le sol. Une mère assiste impuissante au rapt d'un de ses enfants tandis qu'elle en rappelle un autre qui jouait près de la maison. Examinons cependant le héros. D'abord, la scène se passe le jour et non la nuit. Il a gardé son apparence humaine et l'on ne décèle aucun signe d'une quelconque métamorphose, à part, peut-être, un certain allongement des doigts et la marche à quatre pattes. Mais dans son regard, l'on capte à la fois la tristesse et la fatalité, comme si le loup-garou accomplissait ses actes horribles tout en étant conscient d'y être poussé par une force irrésistible.

En réalité, les loups-garous sont des êtres incomplets. Nul ne connaît les raisons de leur soudaine transformation. De ce point de vue, ils représentent l'homme soumis à son destin. Mais ils sont également des loups et, suivant une tradition multiséculaire, le loup est, par excellence, le géniteur, l'initiateur, le père de la connaissance. La Louve romaine allaite les jumeaux, elle est source de vie, sourcière; elle est aussi dévoratrice et carnassière. Ainsi, le loup-garou offrirait l'image à la fois réelle et symbolique de l'homme divisé contre lui-même — ce qui expliquerait les précautions de Marie de France et la confiance que, finalement elle exprime envers l'homme et la justice immanente puisque le héros de cette dramatique aventure est réhabilité et que son envieux rival est châtié.

Parmi ces créatures mi-humaines mi-animales, Mélusine occupe une place de choix et, d'un certain point de vue, elle est le correspondant féminin du Bisclavret. Au XIV^e siècle, Jean d'Arras nous a conté l'aventure de ce chevalier qui épouse une admirable femme blonde. Celle-ci, aimante et fidèle, lui impose cependant une interdiction curieuse : chaque samedi, il ne pourra jamais la regarder nue ni chercher à savoir ce qu'elle fait ce jour-là. Il arrive ce qui devait arriver. Un samedi, Raimondin oublie son serment et, poussé par la curiosité, pratique une petite ouverture dans la porte. Jean d'Arras nous décrit, avec une étonnante force expressive, la scène extraordinaire qu'il découvre :

« Mélusine était au-dessus du nombril en figure de femme en train de se peigner les cheveux, et au-dessous du nombril en forme de queue de serpent, grosse comme une tonne à mettre les harengs et longue extrêmement, et de sa queue, elle fouettait l'eau tellement qu'elle la faisait rejaillir jusqu'à la voûte de la chambre ». Puis, elle s'envole en forme de long serpent et pousse des cris stridents en tournoyant autour du château avant de disparaître, pour revenir périodiquement caresser les enfants qu'elle avait eus de son mari.

Comme on l'a depuis longtemps noté, Mélusine est une vouivre, terme

issu du latin *vipera* désignant la vipère. La vouivre est un serpent ailé femelle qui règne sur les montagnes, les châteaux, les trésors souterrains. Elle est en relation directe avec les courants telluriques. Bref, nous sommes en présence d'un personnage à la fois freudien et junguien. D'autre part, Prudence, au V^e siècle, nous apprend que la vouivre, accouplée au serpent mâle, procède comme la mante religieuse et décapite son partenaire au moment du coït, tout en avalant le liquide séminal mêlé à sa salive. Mélusine est aussi féconde que la vouivre. Son attachement à sa progéniture est frappant. On a d'ailleurs supposé que le nom de Mélusine viendrait de la déesse romaine qui présidait aux accouchements : Juno Lucina, devenu Mère Lucine. Ensuite, elle met à la disposition de son mari ses dons de devineresse et de prophète en lui facilitant la découverte et la possession de pierres précieuses. Enfin, elle construit château après château avec une rapidité extraordinaire, mais à sa construction, il manque chaque fois une pierre — ce qui a conduit parfois les commentateurs à y voir l'intervention du diable et la sujétion de Mélusine au pouvoir infernal. Jean-Paul Clébert estime que, « femme-serpent dont on a dérobé le secret, elle symbolise le rapt des trésors métallifères, et elle s'envole une fois le gisement épuisé ». Ses habitations poitevines se situent, de fait, à proximité de Melle-sur-Béronne, l'ancienne *Metallum* gallo-romaine.

On retiendra de ce contexte dense et touffu que Mélusine est incontestablement une sorcière. Une sorcière qui est en même temps sourcière : ses pouvoirs divinatoires le prouvent ainsi que ses maternités multiples. Elle a attiré son futur époux dans la sourcière des sortilèges, mais, à son tour, elle tombe dans le piège de la curiosité humaine. Sans doute serait-il intéressant aussi d'approfondir la relation qu'elle a avec les quatre éléments : avec la terre lorsqu'elle en scrute les ressources et construit des châteaux, avec le feu lorsqu'elle découvre des gisements métallifères, avec l'air lorsqu'elle s'envole, avec l'eau lorsqu'elle prend son bain du samedi. Enfin, il y a un lien qui me paraît évident entre Mélusine et le Bislavret : dans la vie quotidienne, ils pratiquent la pensée rationnelle, rationalisante. La nuit ou un jour précis de la semaine, ils sont soumis aux hallucinations de la pensée sauvage.

Arrêtons-nous cependant sur la signification de ce bain dans lequel cette femme-poisson s'ébat avec des transports furieux. Il a eu lieu juste avant que Mélusine ne s'élève au-dessus du sol, ne s'échappe par une des baies du château et ne tournoie autour de sa demeure en criant pour disparaître dans les hauteurs du ciel. Comment ne pas assimiler cette lustration à la cérémonie préparatoire au sabbat auquel les sorcières se livrent afin de pouvoir, elles aussi, s'élever dans les airs ? Le médecin Jean de Nynauld a expliqué, en 1615, que les sorcières préparaient soigneusement un onguent : « Après s'estre frotées toutes les parties du corps jusques à rougir et ointes d'un tel onguent, il leur semble estre portées en l'air à mesure que l'onguent pénètre et monte au cerveau ». En 1514, Hans Baldung Grien, dans un dessin célèbre, a représenté *Trois sorcières se frottant d'onguent*. L'une d'entre elles commence à planer, et elle entraîne une de ses compagnes déjà soumise à l'étrange enchantement tandis que deux autres terminent, dans un état second, leur toilette satanique.

A ceux d'entre nous qui trouveront le temps, malgré un programme très chargé, d'aller au Musée de l'Art wallon, je recommande d'y découvrir un petit tableau de Léonard Defrance, le meilleur de nos artistes

liégeois de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il représente la phase préparatoire à la scène de Baldung Grien, à savoir la préparation du fameux onguent. Autour du chaudron d'où s'échappent des fumées denses et noirâtres qui, se divisant, laissent apparaître crapauds et scorpions volants, sont rassemblées quatre sorcières. Une seule est âgée. Vêtue d'une robe-bleu-vert, et coiffée d'un bonnet blanc, elle attise au moyen d'une longue fourche le feu qui brûle entre les montants du trépied. Dans le fond, une jeune femme s'apprête à soulever une cruche pour l'apporter aux principales officiantes. Celles-ci sont jeunes, belles, et complètement nues. Les luciers du foyer sculptent leurs formes pleines. L'une des deux vient de s'accroupir pour saisir le cadavre d'un adolescent dont le corps semble avoir déjà été offert à la flamme. De la main gauche, elle paraît recueillir sang, humeurs, organes génitaux, urine entre les cuisses de cette forme humaine recroquevillée. L'autre est debout, les pieds posés sur une pierre plate. Prêtresse de Satan, elle lève la tête pour invoquer son maître tandis qu'elle verse quelque ingrédient magique dans le chaudron. Elle est tout charme et toute extase et l'on se prendrait à subir la séduction de cette nudité juvénile si, dans les profondeurs de l'ancre caverneux où se prépare la cuisine des sorcières, on ne distinguait, fantômatiques et verdâtres, les silhouettes fugitives de démons cornus.

L'artiste de cette œuvre envoûtante appartient, par les idées qu'il a publiquement exprimées et par le climat de cette fin de siècle, à une époque qui, éclairée par les Lumières, avait tourné le dos à l'horrible obsession qui a élevé au XVI^e et dans la première moitié du XVII^e siècle, gibets, bûchers, échafauds, chevalets de torture sur lesquels ont souffert et péri par certaines de pitoyables victimes. Différentes communications évoqueront certains aspects de cette folie collective. Depuis plusieurs années, historiens, sociologues, médecins, psychologues se sont penchés sur le phénomène. La misère des temps, la pratique des herbes stupéfiantes comme moyen d'échapper à une condition insupportable, l'épizootie, les épidémies, la natalité clandestine, la malignité entretenue dans des communautés rurales endogames, expliquent en partie cette hystérie à laquelle participent torturés et bourreaux. Envisagé par rapport au titre et au thème de notre exposé, il est bien évident que nous n'avons plus affaire ici ni à des sorcières, ni à des sourcières, mais que nous sommes pris au piège lamentable des sourcières, imaginées par les fantasmes des hommes.

Cependant, comme pour démentir ma proposition initiale, à savoir que la civilisation occidentale a connu plus de sorcières que de sorciers, je voudrais, en terminant, amener sur la scène un personnage dont l'envergure dépasse les voyants de tous les âges. A la fois majestueux et ironique, facétieux, dominateur et finalement désarmé, l'enchanteur Merlin surmonte de toute sa stature le monde médiéval des illusions. Il attire en même temps qu'il repousse et il a emporté à jamais ses secrets avec lui. Essayons toutefois de le comprendre.

Merlin est né d'un démon incubé qui a fécondé à son insu une jeune vierge. Celle-ci s'en remet à Dieu, à son confesseur, et fait baptiser son enfant. Le récit du XIII^e siècle nous informe que « dès sa naissance, il reçut en partage l'intelligence et le pouvoir du diable ». Et il ajoute cette proposition surprenante : « Dieu, cependant, ne voulut pas que le diable y perdît ce qui lui revenait et ce pour quoi il l'avait créé. L'enfant reçut donc, comme l'avait voulu le diable, la faculté et le pouvoir de savoir tout ce qui avait été dit et fait dans le passé. Mais comme Notre Seigneur

qui sait tout savait que sa mère s'était confessée ... et qu'en outre elle n'était pas responsable de ce qui lui était arrivé ... il donna à l'enfant le pouvoir de connaître l'avenir. Ainsi donc, cet enfant eut, de par le diable, la connaissance du passé, mais ce pouvoir qu'il eut de surcroît de connaître l'avenir, il le reçut de Notre Seigneur qui voulut ainsi contrebalancer le pouvoir du diable. A lui maintenant de se décider : il peut, s'il le veut, choisir le parti du diable comme celui de Notre Seigneur. Si le diable en effet a formé son corps, c'est Notre Seigneur qui insuffle en chaque être, selon ce qu'il a décidé de lui prêter d'intelligence et de mémoire, la faculté d'entendre, de voir et de comprendre. A cet être enfin, Il a plus donné qu'aux autres car il en avait un plus pressant besoin, et l'avenir dira quel parti il choisira ». En peu de mots, tout est dit : Merlin a une double nature : par le corps, il est du diable, par l'esprit il est de Dieu et, surtout, il exerce pleinement son libre-arbitre. Contrairement au loup-garou, il n'est pas l'homme divisé contre lui-même, il est une espèce de surhomme, au double visage de Janus, l'un tourné vers le passé et formé par le diable, l'autre vers l'avenir formé par Dieu et possédant, des choses écoulées comme des choses à venir, une connaissance sinon précise ou détaillée, du moins générale et suffisante.

Fils du diable, doté par Dieu de pouvoirs extraordinaires, Merlin entame une étonnante carrière. Il sauve sa mère d'une mort atroce et imméritée, neutralise l'action d'un juge à l'âge de dix-huit mois et, dès ce moment, retentit plusieurs fois le rire étrange de Merlin, même dans les circonstances les plus sérieuses. Dès le début également, de sorcier il se révèle sourcier. Le roi Vertigier avait édifié une tour « si élevée et si solide qu'elle serait imprenable. Mais dès que la tour atteignait trois ou quatre toises, elle s'écroulait. Trois fois de suite, il la fit reconstruire, trois fois elle s'écroula ». Merlin intervient et révèle que l'instabilité de cette tour est due au fait qu'elle est bâtie sur un sol sous lequel se trouve une grande nappe d'eau et sous cette eau, d'énormes pierres et deux dragons très grands et très forts qui, lorsque la nappe d'eau pèse sur eux ainsi que la tour, bougent, renversent les pierres, agitent la nappe d'eau et font crouler la tour. Les ouvriers creusent et, de fait, atteignent l'eau souterraine.

Plus tard, et dans d'autres circonstances, Merlin se plaît à modifier son apparence, à mystifier ses interlocuteurs, mais il confesse que, de temps à autre, il lui faut se retirer loin des hommes. A chacune de ses réapparitions, des événements qu'il avait prédits se réalisent et il facilite, par sa magie, l'union adultère du roi Uterpendragon et de la duchesse qui croit coucher avec son mari, d'où naîtra le roi Arthur. Comme l'a bien dit Hélène Baumgartner, « Merlin est co-auteur avec Dieu de l'univers arthurien ». Cet univers arthurien, il en ordonne les lois, l'étiquette, les aventures étranges, la vie sentimentale. Cependant, il semble que la multiplication des enchantements auxquels Merlin se livre, va détraquer cette merveilleuse machine à miracles. L'instrument du destin sera une femme, Viviane, une sorte de Diane chasseresse, qui connaît l'origine diabolique de Merlin et, de ce fait, conçoit à son égard une détestation insurmontable. Merlin, lui, éprouve pour cette jeune fille une passion irrésistible. Pour le perdre, elle va faire sous sa direction l'apprentissage de la magie. Merlin pressent de plus en plus nettement le danger qui le guette puisqu'il a le don de prescience, mais l'envoûtement progressif de Viviane le tétanise, obscurcit peu à peu ses facultés divinatoires. Le désir charnel va le conduire à sa perte, tout préoccupé qu'il est de pouvoir

coucher une nuit avec cette jeune vierge. Un jour, celle-ci s'empare de Merlin, qu'elle a plongé dans un état de catalepsie et l'enfouit dans une tombe dont elle scelle la dalle, avec une détermination implacable.

Le sorcier, qui avait été si souvent sourceier, est tombé dans la souricière. Il accepte de perdre son corps pour sauver son âme et quatre jours après son enfouissement, il interpelle le roi Baudemagu qui passait par là : « Ne te fatigue pas à soulever cette dalle ! Ni toi ni personne ne pourrez le faire, sinon celle qui m'a ici enfermé ». Et un conte médiéval rapporte le dernier cri que Merlin poussa dans la tombe où il était enfermé. « Cri qui exprimait sa douleur de voir qu'il périssait victime de la ruse d'une femme et que l'intelligence d'une femme avait pu tenir en échec la sienne. Ce cri fut entendu dans tout le royaume de Logres et suscita de nombreux prodiges ». Quelle trouvaille littéraire que le dernier cri de Merlin ! Quel écho il éveille dans la conscience humaine ! Car il n'appartient plus au personnage appelé Merlin, il est celui de l'homme en proie à ses fantasmes, le cri de l'homme déchiré entre la force des illusions et la puissance de la lumière, le cri de l'humanité humiliée par les suspicions, la haine, la torture.

Je souhaiterais personnellement que ce cri retentisse tout au long du colloque, que nous écoutions ce cri, en mémoire des prétendus sorcières et sorciers qui ont souffert si cruellement dans leur chair, et qui sont morts sans savoir.

Jacques STIENNON

**Colloque international
organisé par l'Université de Liège
du 8 au 11 mai 1985
Magie, sorcellerie et croyances populaires**

Nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu très succinct de ce colloque dont le magnifique discours introductif du professeur Jacques Stiennon a été intégralement réservé à la publication dans notre revue.

Pour une plus ample information, nous prions les lecteurs que ces questions intéressent plus particulièrement de se référer aux « Actes du colloque » qui seront publiés sous la direction du maître de conférences et chef de travaux *Pol Gossiaux* qui, tout au long de ces quatre journées fut un animateur infatigable et omni-compétent.

Face à de nombreux spécialistes venus d'Universités étrangères, les élèves de nos Facultés ainsi qu'un bon nombre de collaborateurs de notre chère « Vie Wallonne » ont dignement maintenu le renom de notre Pays et de notre Cité de Liège : ne pouvant les citer tous, je relève au passage les noms de *Roger Pinon* qui nous parla de la médecine populaire incantatoire en Wallonie, de *Daniel Droixhe* qui analysa la neuvaine de Saint-Hubert, de *Jean-Denis Boussart* présentant un beau film sur les « macrales » de Haccourt, et aussi les communications de Mesdemoiselles *Janssens* et *Strivay* sur les sources de l'histoire de la sorcellerie et sur les cas de lycanthropie, autrement dit les loups-garous ...

On voudra bien comprendre que la place m'est mesurée dans cette